Le besoin du besoin

Jacques Folch-Ribas

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

L'hypothèse Dieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1985). Le besoin du besoin. *Liberté*, 27(5), 68–71.

JACQUES FOLCH-RIBAS

LE BESOIN DU BESOIN

*Si vous mettez une majuscule à dieu, c'est déjà que
votre foi vacille.*

Commentaires de la Thora

J'ai besoin de toi, donc tu existes.

Proverbe berbère

Ce qui dure?

La mort

Quoi d'autre?

Ni dieux, ni mondes. Seule la mort.

Bouddha

*Non seulement Dieu n'existe pas, mais essayez de
trouver un plombier le samedi!*

Woody Allen

La vie serait née du hasard, de la combinaison de deux ou de plusieurs acides aminés, mis en contact par le hasard et la probabilité. Puis la nécessité aurait fait le reste: rester vivante, pour la vie, nécessitait. Evolution cellulaire, spécialisation de survie.

Théorie connue, celle de Monod entre autres. Elle n'infirme en rien l'existence de dieu. Mais restons à l'intérieur, encore un peu, de cette hypothèse, et voyons la suite.

Donc, développement des cerveaux. L'un d'entre eux est celui d'une sorte de grand singe qui a réussi à se tenir debout (grâce à *un seul* de ses 206 os, celui

que les autres animaux ne possèdent pas). Le cerveau de cet animal dénaturé se développe plus vite que celui des autres. Persistance du hasard. C'est le premier, et le seul, qui atteint une taille et une complexité suffisantes pour, soudain, découvrir la mort. Mémoire de la mort de ses proches, relation d'effet à cause, raisonnement, et brusquement: la révélation. Nous sommes mortels. Tous. Il n'y aura aucune exception, sinon cela se saurait. Je pense, donc je pense que je vais mourir.

L'installation de l'horreur dans le cerveau *unique* qui peut la percevoir semble une étape marquante de l'évolution. Car les autres animaux ignorent qu'ils vont mourir, pas l'homme. Lui, il sait. Ainsi peut-on avancer cette définition, sous bénéfique d'inventaire: l'animal, plus la connaissance expérimentale de la mort, égale l'homme.

Étape suivante: la peur de la mort. Théorie bio-chimique: la peur, comme tout sentiment, c'est la présence dans le cerveau d'un enzyme spécifique. Voilà l'homme irrigué de ce corps. Réaction immédiate et automatique: la création d'un anti-corps tout à fait particulier, lui aussi, puisque l'homme sera le seul à le posséder.

Dieu: un enzyme atténuant, contre l'enzyme sauvage de la peur de mourir. Né de la nécessité (de survie) et de l'automatisme bio-chimique (maintes fois démontré en laboratoire). Ici, la thèse commence d'infirmier le dieu créateur. Le créateur est l'homme, dieu est le produit.

Mais il existe un destin. C'est capital.

Plus tard viendra la révolte. L'homme révolté contre le sort, la condition humaine, le destin, l'évolution biologique... On pourrait aussi bien dire révolté contre n'importe quoi, car il faut être vraiment craqué du cerveau pour passer sa vie entière à se battre contre quelque chose que l'on nommera, à volonté, morale, religion, politique ou mauvais traitements infligés aux moustiques d'Amazonie.

Révolté en porte-à-faux, l'homme, car chacune de ces révoltes cache la forêt: le fond de l'affaire, c'est la révolte métaphysique, contre dieu, né du besoin d'atténuer la peur de la disparition éternelle. Si dieu existe, je renaîtrai. Oh, bonheur insigne! Je me sens si beau, si utile, si heureux, si intéressant, si bien (rayez les mentions inutiles) qu'il me serait insupportable de ne point renaître. Moi, disparaître? Vous n'y songez pas. Pour que je ne meure pas, il faut que dieu existe. D'ailleurs, je vous défie bien de me démontrer la non-existence de dieu, n'est-ce pas? Au besoin, tel Pascal, j'en fais le pari. Et c'est mon droit. Na. Bon. C'est pas tout ça, mais indignons-nous donc, vous et moi, car la démocratie est bafouée, les Papous sont malheureux, les pluies sont acides et le téléphone est en dérangement (rayez, de nouveau, les mentions inutiles).

Se garder d'aller au fond des choses: la révolte contre dieu. Car elle détruirait le besoin fondamental, celui d'avoir besoin de dieu. L'ancien besoin, le premier, sans lequel seul resterait le suicide.

Imaginer l'homme sans besoin ouvre des perspectives infinies dans lesquelles la raison bascule, ivre. Le nirvâna n'est rien d'autre que l'accession de l'homme à cet état de non-besoin. La légende raconte que le prince Siddharta, couché sur le flanc droit, lorsqu'il l'atteignit, mourut dans la béatitude. Que voulait-on d'autre qu'il fît? Pas de besoin pas de vie, pas d'enzyme pas d'anti-corps et pas d'anti-corps pas d'enzyme. Retour à l'envoyeur. Au néant.

Si je veux qu'il me reste un besoin, alors j'ai *besoin* de ce besoin. Soustraire l'homme au destin revient à le livrer au hasard, c'est faire taire l'espérance. Cette dernière phrase est de Camus. Il ajoute, un peu plus avant, que «le meurtre de l'homme n'est qu'une réponse au meurtre divin». La question est de savoir *qui* répond. Si c'est dieu, dieu existe. Si c'est l'homme, existe le besoin. Que quelqu'un se débrouille pour sortir de cette mécanique de la logique sur laquelle tous les philosophes, je dis bien tous, ont buté un jour ou l'autre. Je crois que c'est Spinoza qui

s'y est le plus enfoncé, avec sa célèbre *Substance* et sa non moins connue *Etendue*; notions un peu fortes, mais tout cela aboutissant au même éternel dilemme que la vie égale le corps et l'anti-corps. Ce n'est certes pas moi qui vais faire progresser l'analyse. D'autant que je considère qu'elle n'a pas avancé d'un pouce, depuis l'éternité.

Des mots, des mots, du vent. La Glose tout entière: pour rien. Les Ecritures et les Philosophies: pour distraire. Afin de ne jamais aller au fond de la forêt, au fond du gouffre, qui est le silence. Surtout, ne pas se taire: tel me semble être le motif (comme disent les peintres) sur lequel l'homme exécute ses variations depuis toujours. Mais *pourquoi*, sinon que la peur d'envisager le silence lui a donné de toute éternité ce besoin du besoin?

Juin 1985